



Iconographies urbaines: métaphores, paradigmes, typologies

Préalables épistémologiques d'une esthétique des images

Jean-Jacques Wunenburger, CRI2i/Centre Gaston Bachelard, France
jean-jacques.wunenburger@wanadoo.fr

Mots clefs:

Mobilité des images: continuités, ruptures et expérimentations

ABSTRACT

Cette thématique suggère l'exploration de la nature dynamique, changeante, et véritablement symbolique des images du construire et de l'habiter, images manifestes en divers milieux de la ville contemporaine, avec une attention particulière portée aux expérimentations audiovisuelles et aux images cinématographiques. Cette approche prétend interroger la nature mobile des images, ses continuités, survivances, ou préservations de caractéristiques particulières de la polis, ainsi que la survenue de ses ruptures, discontinuités et fragmentations, et ce faisant admettre qu'il existe un champ d'expérimentations qui met justement en tensions les interactions et dissociations entre ces dynamiques, et pousse à l'avènement de nouvelles interprétations, et de nouvelles poétiques relatives au fait de construire et d'habiter la terre. Comment définir l'imagologie (sciences et pratiques des images) dans le champ de l'urbanisme? On peut

partir d'une image métaphorique récurrente de la ville, la métaphore vitaliste du corps, et donc de la ville-corps. Elle a donné lieu dans l'histoire à une métaphorisation primaire récurrente, de type organiciste, puis à une version secondaire, marquée par l'image du corps-machine, lorsque l'organisme vivant a été tenu pour équivalent de l'artefact de la machine. Ces images métaphores peuvent être utilisées soit en régime antinomique, soit en régime syncrétique. Ces images, dans le champ de l'urbanisme, sont fabriquées et interprétées de nos jours à partir de deux mythologies (themata, idéologies) de la ville: l'une naturaliste (en grec, phyturgique) et l'autre artificialiste (démurgique). Chacun de ces paradigmes cognitifs et interprétatifs informe, oriente, le regard urbanistique et influence la production et l'usage des images. On pourrait enfin intégrer un indicateur de lecture des images permettant de les classer selon leur profondeur esthétique et leur richesse symbolique. Dans chaque représentation narrative et iconique se mêlent en proportion variable différentes stratifications sémantiques de leur contenu (imagerie, imaginaire, imaginal). Cette complexité de l'image, source d'ambivalence et d'hybridation, permettrait d'accéder à un métadiscours sur les images urbaines et de comprendre en quels sens elles participent à une "image de la ville" (K.Lynch) et sont créatrices, novatrices, et inspirent un nouveau design esthétique.

Introduction

Quels sont les présupposés, prérequis, préalables des représentations de la ville? Si une image n'est jamais simple reproduction, réplique similaire, elle implique une construction (cadre, angle, lumière, etc.) et une interprétation-narration, au moins implicite, du photographe/vidéaste, même s'il opère par instantanés. Cette artialisation herméneutique s'applique aux images de la ville actuelle mais guide aussi les images, maquettes, simulations du design de la ville future, idéale, souhaitable durable, etc. Bref la prospective est une opération de visualisation (en 2 ou 3D) d'une idée, d'un projet, d'un modèle. Comment décrire ces topiques, hypotyposes (visualisation d'un contenu cognitif abstrait), qui se montrent dans l'image d'un objet visible? Car toute image est, comme l'a soutenu Gaston Bachelard, une interface entre un donné extérieur qui s'imprime sur un support et une intentionnalité subjective (phénoménologie) qui se projette en elle et se l'approprie (plan de sémantisation par le langage).

Le corps urbain: une métaphore exemplaire

Toute image a deux dimensions, dénotative et connotative: par cette dernière elle ouvre sur une métaphorique qui enrichit le signifiant de signifiés nouveaux. Une de plus anciennes métaphores de la ville est le corps vivant, la ville apparaissant comme un double du corps, un corps extériorisé, éloigné, étendu en grandes dimensions, doublant le premier. Par là, la ville se métaphorise comme un organisme vivant doté de son anatomie, sa physiologie, son équilibre et même sa pathologie, bref sa complexité.

On peut faire remonter cette interprétation organiciste de la ville déjà à Platon qui dans “La République” (programme de fondation d’une ville et de ses habitants) soutient une analogie entre la tripartition de l’être humain (anthropos) en nous (intelligence), thumos (passions) et épithumai (besoins et désirs) et la tripartition de la cité: gouvernement (basileus), sécurité (phylax) et classe des producteurs (ateliers, artisans et commerces), fonctionnalités qui déterminent l’agencement géographique et géométrique de la ville. Dans le texte du “Timée”, il insère à son tour le projet politique dans une cosmogénèse et une cosmologie qui obéissent à la même logique symbolique: principe hégémonique directeur, Ame du monde, êtres vivants et inertes.

Dans la perspective platonicienne, qui a servi de référence au moins implicite à la vision du monde occidentale jusqu’à la Renaissance, nous avons donc trois corps: l’individu incorporé, le corps “milieu” de la ville, le corps englobant du cosmos¹. Cette analogie permet d’exploiter pour la ville les diverses symboliques du corps² et même la variété culturelle des représentations anatomo-physiologiques (place du cœur, du cerveau, des viscères et du biotope)³. La biologie organiciste offre un programme d’intelligence de l’urbain puisque la ville peut être abordée aussi à travers les relations centre –périphérie (peau), ses organes de commande, ses réseaux de circulation et ses flux (système circulatoire, méridiens), son système respiratoire, ses aliments et déchets, et même sa sexualité (phallique dans le cas des tours), etc.

La métaphorisation organiciste a été largement développée par une littérature d’histoire urbanistique. A titre d’exemplification, on peut citer l’analyse de Michel Marmin: “Évoquant Paris un petit poète romantique français oublié disait “comme une jeune femme unie à son amant/ de ses bras arrondis l’enlace constamment/ la Seine côtoyait les deux bords de cette île”. A la différence de la ville marchande, de la ville totalitaire ou de l’anti-ville, de la ville-robot des utopistes, la ville organique évoque irrésistiblement en effet le corps humain et les grands sculpteurs ne s’y sont pas trompés qui, tel Mayol, n’ont jamais pu la figurer autrement que sous les formes d’une belle femme. Alors que la ville marchande sépare et cloisonne impitoyablement les fonctions, la ville organique les associe “biologiquement” sans toutefois les confondre: ainsi se trouvent réunies les conditions d’une vie communautaire véritable. Dans “L’homme et les villes” Michel Ragon cite les thermes romains: “Les thermes de Caracalla pouvaient recevoir 1600 baigneurs, ceux de Dioclétien 3000. On ne se baignait pas seulement dans les thermes, on y bavardait, on y faisait du sport, on y écoutait même des conférences et les poètes venaient y déclamer leurs œuvres. Les thermes constituaient une sorte de palais collectif et de centre culturel. Un musée et une bibliothèque s’y trouvaient en effet toujours intégrés.

Autre exemple, plus significatif encore, celui des quartiers de Venise. “En obligeant les 480

1 - Sur Platon, voir notre étude “Platon, ancêtre du totalitarisme? Quelques interprétations contemporaines” in Images de Platon, lecture de ses oeuvres (sous la dir. de M.Neschke), Ed.Peeters, Louvain, 1997, p 435 à 450. Cette harmonisation entre corps, ville et cosmos se retrouve dans les modes de pensée d’Asie (Chine, Japon) et resurgit dans la “mésologie” d’Augustin Berque, voir “Histoire de l’habitat idéal, de l’orient à l’occident”, Le Félin, 2016.

2 - Voir A. de Souzenelle, Symbolique du corps humain, Albin Michel, réed.2016.

3 - On sait que la médecine chinoise n’accorde pas la même fonction primordiale au cerveau que la biomédecine neuronale occidentale et donc aux réseaux d’intelligence neuronale pour rendre compte de l’équilibre du corps, ce qui ouvrirait la porte à d’autres analogies avec la ville cybernétique.

membre du conseil à résider dans leur paroisse, écrit Michel Ragon, les Doges empêchèrent la concentration des résidences aristocratiques dans un seul quartier. De même que chaque paroisse a son palais, chaque paroisse son campo, en général avec fontaine, son église, son école. Et les 177 canaux servent autant à délimiter les quartiers qu'à assurer les communications.

La ville organique, contrairement à la ville de totalitaire, demeure enracinée dans la nature, qu'elle sculpte et transcende tout en l'épousant. Sur la colline de Pergame, les architectes de l'Antiquité ont édifié une ville qui en exploite harmonieusement toutes les dénivellations. En France, la petite ville de Cordes reste un modèle d'adaptation architecturale à un site géographique tourmenté. Il n'est jusqu'au tracé pourtant géométrique et artificiel de la ville fondée en 1240 par Saint-Louis à Aigues-Mortes qui ne respecte les données géographiques et même, en l'occurrence, climatiques du site. "Dans cette plaine aride, explique P. Lelièvre, dans "La vie des cités", il eût été tentant de faire un lotissement parfaitement quadrillé. Tout au contraire, les îlots sont de formes et de proportions variables, et si les rues sont faites de segments rectilignes, ceux-ci ne sont pas dans le prolongement exact les uns des autres. Chaque carrefour est marqué par un décrochement. Pourquoi? C'est que, dans cette région, les vents sont parfois violents; une trop longue percée est facilement prise d'enfilade; au contraire, des décrochements, des goulets ménagés de place en place brisent les courants d'air".

Enfin la ville organique intègre la nature dans sa constitution même. Les villes médiévales étaient remplies d'enclos, de jardins, de vergers et de vignes et les villes classiques, quelques siècles plus tard, feront la plus belle part aux fontaines et aux promenades boisées"⁴.

Dans un autre registre on retrouve une telle approche historique chez O Spengler: "Avec ses toits muets semblables à des collines, avec ses fumées vespérales, ses fontaines, ses enclos, son bétail, le village est complètement perdu, alité, dans le paysage. Le paysage confirme la campagne et en rehausse l'image qui ne sera défiée que par la ville tardive. La silhouette de la ville contredit les lignes de la nature. Elle nie toute nature. Elle veut s'en distinguer, la dépasser. D'abord, les frontons aigus, coupoles baroques, faites, cimes n'ont aucune parenté dans la nature et ils n'en veulent point; enfin, la ville mondiale, géante, la ville conçue comme monde sans autre monde à ses côtés, commence l'œuvre destructrice de l'image rurale. Jadis, la ville s'est sacrifiée à cette image, aujourd'hui elle veut se l'approprier. Elle transforme alors les chemins extérieurs en rue, les forêts et les prés en parcs, les montagnes en points de vue, tandis qu'à l'intérieur elle crée une nature artificielle; fontaines remplaçant les sources, parterres, bassins, et haies taillées au lieu des prairies, des étangs et des buissons. Dans un village, le toit de chaume a encore la forme de colline, la rue ressemble à un fossé. Mais en ville, des défilés de rues empierrées, longues, surélevées, remplies de poussières multicolores et de bruits étranges, s'ouvrent et abritent des hommes qu'aucun organisme naturel n'avait jamais pressentis"

Maintenant les villes plus vieilles dont le noyau gothique composé d'une cathédrale, d'un hôtel de ville et de maisons à pignons sur rue, a développé, à l'époque baroque, une ceinture plus claire et plus spirituelle de maisons patriciennes, de palais et d'églises à por-

4 - Michel Marmin, "De la ville organique à la ville marchande" in revue *Éléments*, N°24-25, 1977-1978, p 26 sq

tiques entourant les tours et les portes; ces villes commencent à déborder de tous côtés en masses informes de maisons locatives et autres bâtisses opportunes qui avancent leurs tentacules sur la campagne déserte et par des reconstructions et démolitions, détruisent la vénérable physionomie du bon vieux temps. Quiconque observe du haut d'une tour cette mer d'habitations, histoire pétrifiée d'un organisme, sait exactement où finit la croissance organique et où commence l'entassement anorganique, donc illimité, dépassant tous les horizons.⁵

Depuis l'avènement de la rationalité moderne, au 17^{ème} siècle, le corps vivant a été tenu pour équivalent d'un corps-machine. Le mécanisme équivaut pour sa représentation mimétique et rationnelle à sa réalité organique première. Significativement, Descartes, qui a jeté les bases de cette épistémologie réductionniste, a critiqué les villes de l'histoire médiévale au profit du développement de villes nouvelles, des villes géométriques créées de toutes pièces comme des "machines à habiter". A ses yeux, l'espace des cités médiévales traduit encore la marque du hasard de leurs constructions puisqu'en considérant leurs édifices chacun à part:

«on y trouve souvent autant et plus d'art qu'en ceux des autres: toutefois à voir comme ils sont arrangés ici un grand, ici un petit, et comme ils rendent les rues courbées et inégales, on dirait que c'est plutôt la fortune que la volonté de quelques hommes usant de raison qui les a ainsi disposées».⁶

Et tout au long des XVII et XVIII^{ème} siècles on voit les villes anciennes raser leurs fortifications, percer leurs anciens quartiers et soumettre ainsi leur géographie aux modèles de leurs géomètres. Dans quelle mesure cette matrice symbolique de la ville organique peut-elle être détournée vers le corps artificiel, la machine, l'automate? A quelles conditions le corps artificiel peut-il activer l'imaginaire métaphorique du corps organique?⁷

Les conditions de possibilité de cette re-sémantisation organiciste de la ville artificielle, utopique, technologique, cybernétique, vont en fait dépendre des paradigmes herméneutiques qui sous tendent la métaphore. La clé ne se trouve pas tant dans l'image elle-même que dans l'interprétation qui peut en être faite. Or de nos jours cette métaphore est conjuguée selon deux paradigmes (themata) dominants: l'un vitaliste, ou "phyturgique", l'autre artificialiste, ou "démiurgique"⁸

1- Deux paradigmes de représentation de l'urbain

Un régime culturel d'images est toujours soumis à un mythe dominant, à des "thémata", des

5 - O. Spengler, Le déclin de l'occident, cité in F. Choay, L'urbanisme, utopies et réalités, une anthologie, Seuil, 1965, p 424, 426

6 - R. Descartes, Discours de la Méthode, Deuxième partie.

7 - Voir L. Mumford, La cité à travers l'histoire, rééd. Agonie, 2011.

8 - Ces termes du grec ancien sont utilisés par Platon pour définir ce qui relève soit de ce qui pousse (physis) spontanément dans la nature ("phyturgique"), soit ce qui a besoin d'un geste de fabrication "démiurgique", pour exister.

scénarios décrypteurs préférentiels⁹. Notre époque est confrontée à deux grands paradigmes descriptifs et normatifs, antithétiques, qui peuvent s'exclure en se radicalisant jusqu'à privilégier un seul pôle ou se mêler par hybridation en une figure mixte. L'un s'inscrit dans le mythe prométhéen du perfectionnement de la nature par l'invention technique, qui doit permettre d'accroître la puissance de l'homme sur la nature et participer à son propre progrès. L'autre, appréhendant l'intervention de l'homme comme une violation dangereuse d'un ordre naturel, comme une transgression (hybris) de la mesure, souhaite maintenir ou restaurer l'ordre naturel des choses qui contient un équilibre rompu par l'homme¹⁰. Le premier inspire toutes les attentes et projets d'augmentation de l'humain (empowerment) et de remplacement du vivant par la machine et le robot, dans le transhumanisme; le second se retrouve dans la critique de l'humanisme anthropocentré qui aurait permis d'exploiter et d'instrumentaliser les autres êtres vivants, qui doit précéder une restauration (écologique) de toutes les formes de la nature dans leur autonomie harmonieuse, qui a été menacée ou détruite par l'homme (anti-spécisme et animalisme).

- Le paradigme technophile valorise l'artificialisation démiurgique dont la ville est le premier exemple culturel. Depuis la Renaissance, s'imposent des programmes d'aménagement d'espaces urbains, soumis à une rationalité géométrique, qui donnent lieu à toutes sortes d'utopies urbaines. Renouant avec l'inspiration des premiers architectes grecs comme Hippodamos de Milet, ou les projets des villes coloniales de l'empire romain, Alberti ou Léonard de Vinci consacrent de nombreux travaux à la réorganisation urbaine, à l'ordonnancement rationnel et hygiénique de l'habitat¹¹. Le rêve technocratique prépare un arsenal de réponses pratiques, de solutions techniques, en rupture radicale avec l'organisation des villes moyenâgeuses, qui cumulent l'intimité et le désordre d'une histoire fragmentée. Les nouvelles normes d'urbanisme s'opposent à la technique architecturale du Moyen Age comme la science galiléenne des figures et mouvements mathématiques s'oppose aux théories finalistes et qualitatives de la science aristotélicienne. Les valeurs esthétiques et fonctionnelles dominantes vont enfermer la construction de bâtiments et de quartiers et surtout les plans de cités-modèles, dans un moule de lignes symétriques, de grandes perspectives qui découpent l'espace comme un réseau de figures géométriques. L'architecture utopiste s'irrite devant l'irrégularité et la cassure des volumes et lignes de démarcation des villes existantes. La raison architecturale y voit un défi à la clarté et à la distinction des formes, qui répète sur le plan de l'action, l'impératif de la clarté et de la distinction des idées sur le plan théorique. C'est ainsi qu'Alberti estimait que les rues «seraient d'un plus noble aspect si toutes les ouvertures étaient uniformisées, si les bâtiments tous d'une égale hauteur, s'alignaient en deux rangées parfaitement parallèles»¹². Cet urbanisme va soutenir des projets de développement d'une nouvelle société d'ingénierie généralisée. Tel est par exemple le cas avec F. Bacon, dans *La nouvelle Atlantide*, qui dès 1621,

9 - Gerald Holton met en évidence le rôle de "thémata" dans les savoirs scientifiques. Ils désignent des croyances ontologiques fondatrices, globalisantes et indémonstrables, le plus souvent implicites, qui se présentent sous la forme de couples d'opposition du type ordre/désordre, continuité/ discontinuité, simplicité/complexité, analyse/synthèse, invariance/évolution, liberté/destin ; ils déterminent des préférences intellectuelles orientant l'interprétation des faits. Voir "L'imagination scientifique", Gallimard, 1981.

10 - Voir nos analyses dans "Mythanalyse des imaginaires techniques: le conflit entre nature et artifice" in *Sciences, crises et utopies, Entretiens Jules Verne*, Nantes, Coiffard libraire-éditeur, 2013, p 50 à 59

11 - Voir E. Garin, " La cité idéale à la Renaissance italienne ", in *Les utopies à la Renaissance*, PUF, 1963.

12 - L. Mumford, *La cité à travers l'histoire*, Op.cit., p.443.

décrit une société dans laquelle une cohorte d'ingénieurs va peu à peu maîtriser la vie et l'améliorer pour assurer le bien être de l'humanité, de plus en plus régie et contrôlée par des machines et donc des ingénieurs et qui se conclue ainsi «cette analyse et cette décomposition des corps, ce n'est point à l'aide du feu qu'il faut les faire, mais à l'aide de la raison et de la véritable induction, par le moyen de certaines expériences auxiliaires et décisives, par la comparaison des corps avec d'autres, en ramenant enfin leurs propriétés composées aux natures simples et à leurs formes combinées, entrelacées dans les mixtes proposés. En un mot, il faut, en quelque manière, quitter Vulcain pour Minerve»¹³.

Ce nouvel imaginaire, mixé de rationalité émergente, exerce dès lors un pouvoir de fascination, de motivation et de programmation, incitant les savants, ingénieurs et urbanistes à remodeler les corps et les esprits, pour faire advenir une vie de moins en moins dominée par les lois de la nature et de plus en plus soumise aux contraintes de la science. De Léonard de Vinci aux inventeurs imaginatifs du 19^e siècle se met en place une volonté de libérer l'homme de la nature, de l'émanciper des processus vivants par l'artefact, qui va décupler sa puissance et faire disparaître toutes les infirmités et limitations inhérentes aux mécanismes biologiques incontrôlés par la raison. La conquête des automates d'abord, la maîtrise plus récente de l'informatique et de la connaissance du cerveau, confèrent ainsi aux ingénieurs des moyens de plus en plus efficaces pour imiter et rectifier la vie.

A travers l'utopisme démiurgique, l'imagination se trouve donc contaminée par la raison, le possible se voyant réduit à une lumière artificielle chargée d'arracher le réel à son opacité. La Cité comme la Nature peuvent faire l'objet d'une science, dans laquelle les hommes et les phénomènes tels qu'ils sont, vont être remplacés par des individus rectifiés, standardisés, par les lois, la médecine, le travail spécialisé par des artefacts stables et plus efficaces. Philosophie postcartésienne, progrès techniques et utopies urbaines marchent ainsi en parallèle, confiantes dans les vertus réformatrices de l'optique.

De nos jours la ville est soumise à une ultime transformation en devenant une machine cybernétique, qui imite la nature par simulacre, qui maîtrise toutes les données en les captant, les calculant et les rectifiant (Smart city). La ville devient une sorte de d'écosystème autonome, de bulle artificielle, fermée, homéostatique au point que la nature y est domestiquée voire artificialisée (dans l'agriculture urbaine technoscientifique)¹⁴.

- Le paradigme "phyturgique" (du grec ; qui se développe spontanément sans médiation ni travail) écologiste, naturaliste, s'oppose aux artefacts violents, perturbateurs, contre-nature.

A la différence de la poursuite du rêve de l'amélioration de l'humanité par la technique, se renforce et se vulgarise ici un scénario de conversion de l'espèce humaine à une renaturalisation. L'humanité aurait en effet rompu avec ses connivence et connaturalité avec les règnes des vivants, en privilégiant des fins et moyens égocentrés, qui par retour ont dégradé le milieu et porté atteinte à la diversité des autres espèces. Il importe donc de mettre fin à la dénaturation inhérente à la frénésie des technologies, au prix même d'une régression des inventions de la culture hu-

¹³ - F. Bacon, La nouvelle Atlantide, Livre II, chap. 7, réed. Garnier-Flamamtion, 1997.

¹⁴ - Voir notre analyse dans https://drive.google.com/file/d/1PqnXslyfUS19OPVFahUUt_SIHpvZgP9U/view?usp=sharing

maine. L'impératif de la «décroissance» devient ainsi un moyen de restaurer l'équilibre de la planète, de participer à sa pérennisation, en réformant en passant les usages et comportements de l'espèce humaine¹⁵. Au lieu de centrer sur les valeurs de l'homme seul, l'antispécisme veut étendre aux animaux d'abord les droits puis les devoirs exigés des congénères de l'espèce humaine¹⁶. Il s'agit non plus de viser un processus d'homínisation par la technique, mais à l'opposé de faire régresser la prétendue originalité et supériorité de l'homme par rapport à tous les autres vivants, dont l'homme ne peut s'émanciper. L'écologie a conduit à revaloriser le milieu naturel en le protégeant, l'aménageant au lieu de l'explorer et de l'exploiter («fouiller les poches de la nature» selon l'expression de F. Bacon), de l'immuniser contre tout artifice (végétarisme, véganisme).

Mais l'écologisme se déploie selon deux versions fortes et faibles:

- une position anthropocentrée intégrative. Il s'agit moins de priver l'homme de son statut élevé et exigeant que d'étendre ce qui est acquis pour lui aux autres vivants: qualités morales juridiques et même politiques. On rejoint ainsi une tradition marginale mais périodique d'ouverture au projet de la création divine non seulement des descendants d'Adam mais de tous les vivants de la création. L'homme doit respecter l'animal comme dans l'âge d'or et au paradis, il a même des devoirs envers les autres créatures, considérées comme miroirs de Dieu (saint François);

- une position biocentrée (attitude extrême de la deep ecology) où l'humain est considéré comme destructeur des écosystèmes, et devrait s'abstenir de marquer la nature de son empreinte violente et égocentrée et parfois devrait même disparaître à terme en tant que prédateur et corrupteur.

Transposé à l'artefact urbain, ce paradigme alimente de tout temps une critique des méfaits et même des malédictions de la ville. Dès les plus anciens récits mytho-historiques, la construction de la ville est décrite comme transformant la nature et les hommes¹⁷, les livrant à l'artifice, à la fausseté, à la corruption. Plus récemment un romantisme de la ville délétère, voire de la haine des villes comme menace de la vie sur terre, a relancé et recyclé ces approches édénistes.

Ces deux "thémata" avec leur corollaires narratifs et iconiques, nourrissent donc deux imaginaires phénoménologiques et prospectivistes (de l'habitat, de la ville, de la planète): l'un naturaliste, animiste, dominé par la sensibilité à l'émergent, au spontané, à l'auto-poïétique, aux marges, à l'impré-

15 - Sur la décroissance, les précurseurs sont Jacques Ellul, André Gorz, Murray Bookchin, Theodor Roszak, L. Mumford, etc.

16 - L'anti-spécisme, terme dû à Richard Ryder en 1970, conteste aux humains le titre d'espèce indépendante et supérieure pour n'en faire qu'une classe des vivants.

17 - Voir la diabolisation des villes dans la tradition biblique: "Sans feu ni lieu: significations bibliques de la grande ville" rééd. La table ronde, 2003.

vu, au désordre, à l'incontrôlable ; l'autre dominé par la robotique, la cybernétique, dans le sillage du géométrique, de l'électronique, de l'automatique, du quantitatif, etc. Le choix conscient ou non d'une des matrices symboliques va inspirer la créativité d'images: soit au niveau de la focalisation de cibles, soit par orientations thématiques ou obsessionnelles, soit par engagement prospectiviste. Le problème n'est donc plus tellement de savoir si la métaphore de la ville organiciste peut être transposée sur l'image de la ville technocybernétique, mais sous quel paradigme, naturaliste ou démiurgique, l'image de la ville vivante est subsumée, prise en charge?

De toutes manières l'identité d'une image, quelle qu'elle soit, va encore devoir être analysée à travers un dernier filtre, qui différencie image dénotative (l'imagerie) et plusieurs niveaux de connotation symbolique: l'imaginaire et l'imaginal.

2 - Trois Regimes Typiques

Les images à polarité vitaliste ou artificialiste s'enrichissent enfin de trois strates de significations¹⁸.

- L'imagerie correspond à la reproduction quasi sans médiation subjective d'une réalité visible: photographie documentaire, informative, caméra de surveillance enregistrant les données. Bien qu'elle soumette la représentation à une réduction par changement d'échelle, au moins (sinon elle deviendrait un fac-similé, un sosie) l'imagerie mécanique et numérique se révèle souvent moins précise que les images faites de main d'homme: carte, plan, dessin (Sciences), pour la précision des détails et une intégration spatiale d'informations.
- L'imaginaire, emprunte son information à un donné empirique (l'image est "ektypale", au sens de Kant), pour le transformer plus ou moins intentionnellement en fiction, pour l'enjoliver, le perfectionner, le poétiser, le sublimer, ou à l'inverse le caricaturer, le noircir, le dénigrer. Cette transformation explore les variations possibles du représenté tant du point de ses matières, formes, couleurs, mouvements que des surcharges projectives (émotions, rêveries, idées). L'image peut ainsi s'enrichir de significations analogiques, métaphoriques qui la font passer de signe au statut de symbole. L'image symbolique évoque des contenus de pensée qui excèdent sa donation empirique¹⁹. Le sens évoqué n'est plus adhérent au contenu empirique mais découvert en quelque sorte à l'intérieur de l'image en tant qu'elle vient incarner, sensibiliser, figurer un contenu idéal.

Cette découverte d'un sens caché, profond, d'une image révèle ainsi que l'imagination n'est plus asservie

¹⁸ - Voir notre analyse dans "L'arbre aux images" in La vie des images, Presses universitaires de Grenoble, 2002.

¹⁹ - Voir les approches de Gaston Bachelard et Gilbert Durand. De ce dernier: L'imagination symbolique, PUF, rééd. 2015.

à la seule tâche de reproduire des contenus perceptifs, en les faisant vivre mentalement en l'absence de leur référent objectif, mais permet de relier un contenu sensible à un contenu intelligible ou inversement de conférer à un contenu idéal une forme sensible représentée mentalement²⁰.

- L'Imaginal est une image résultant de la visualisation d'une réalité transcendante, non empirique, d'une corporéisation immatérielle, qui permet de spatialiser une Idée de l'objet. Cette image relève d'une visée "archétypale", au sens de E. Kant et C.G. Jung. Le symbolisé y atteint une densité, une richesse en excédent qui permettent une exploration sans fin. La valeur symbolique semble s'enraciner profondément dans la conscience au point qu'elle ne parvient plus à transformer l'ensemble du contenu en pensées claires et distinctes. De plus phénoménologiquement ces images ne sont plus activées par un simple processus projectif qui émane du sujet. L'image semble avoir une vie propre, indépendante du sujet, qui la rencontre alors comme un semi-objet. L'image symbolique devient une sorte de source, de vivier à produire des contenus visuels et idéels à la fois (Jérusalem céleste biblique, Cité idéale comme allégorie évangélique, etc). Cette transformation d'une image en un être animé, qui semble excéder sa manifestation sensible tout en relevant du visible, est fréquente dans l'art en général, dans la peinture en particulier²¹. La forme imaginaire peut dès lors être interprétée comme une typification, une idéalisation, une personnification de l'Idée la plus haute (de Vie parfaite, du divin, de l'éternité, etc.), d'autant plus précieuse et révélatrice de sens que la pensée a du mal à saisir directement ces contenus qui dépassent le pouvoir de l'entendement analytique. Ces images "surréelles" sont présumées être toujours déjà là, en retrait, mais disponibles et accompagnant sur un mode subliminal toutes les activités de l'imagination perceptive et symbolisante. A l'opposé de l'imagerie qui se trouve adossée aux informations d'origine empirique de la perception, cet imaginaire supérieur produit donc une synthèse transcendantale mais non abstraite de significations primordiales.

En résumé, toute image, dessin, peinture, photo vidéo, est traversée par ces trois sources et types, en proportions et en intensités plus ou moins variables. Il n'existe sans doute pas d'image pure, homogène, unidimensionnelle, parce qu'elle comprend toujours des traits récessifs et d'autres actifs, actualisés, dominants. Souvent ces emboitements de strates d'images engendrent un Type-Ideal, une visualisation symbolique d'une forme jamais empirique mais qui rajoute ou soustrait des éléments pour atteindre une sorte de type idéal. "On obtient un idéal-type en

20 - Cette fonction de schématisation a été bien conceptualisée par la théorie de la connaissance de Kant. Voir Critique de la raison pure.

21 - Voir notre analyse dans "L'imaginaire urbain, une exploration des possibles ou de l'originari?", Version en catalan "L'imaginari urba, una exploració d'allo que es possible a d'allo que es originari?" in La citat que mai no existí, arquitectura fantàstica en l'art occidental, P.Azara, ed. Catalogue de l'exposition Villes fantastiques, CCC Barcelone, 2003, p 38-4. Version en anglais "The urban imaginary: an exploration of the possible or of the originary", même Référence, p 153-156, Barcelone.

accentuant unilatéralement un ou plusieurs points de vue et en enchaînant une multitude de phénomènes donné isolément, diffus et discrets, que l'on trouve tantôt en grand nombre tantôt en petit nombre et par endroits pas du tout, qu'on ordonne selon les précédents points de vue choisis unilatéralement, pour former un tableau de pensée homogène. On ne trouvera nulle part empiriquement un pareil tableau dans sa pureté conceptuelle: il est une utopie. Le travail historique aura pour tâche de déterminer dans chaque cas particulier combien la réalité se rapproche ou s'écarte de ce tableau idéal"²².

3 - Vers une esthétique urbaine

Au terme de cette approche des éléments épistémologiques de toute imagologie, il apparaît que toute image urbaine, outre ces sources, strates et couches, doit encore être transformée en image active, opérative, pragmatique. Quel type d'image pourrait le mieux correspondre aux attentes et objectifs de l'image urbaine la plus riche, la plus lisible? La question rejoindrait ainsi la proposition de K. Lynch, pour qui il s'agit de dégager les conditions d'une réelle lisibilité et visibilité de la vie urbaine par l'image. Comment l'imagologie permet-elle de répondre aux conditions d'une "image" de la ville?

"Nous envisagerons la ville américaine sous son aspect visuel, en étudiant l'image mentale qu'en possèdent ses habitants. Nous nous attacherons surtout à une qualité visuelle particulière: la clarté apparente ou "lisibilité" du paysage urbain. Nous voulons désigner par là la facilité avec laquelle ses parties peuvent être reconnues et organisée selon un schéma (pattern) cohérent.

Dans l'opération qui consiste à trouver son chemin, le chaînon stratégique est l'image de l'environnement. Cette image est le produit, tout à la fois de la sensation immédiate et de l'expérience passée recueillie par la mémoire ; c'est elle qui permet d'interpréter l'information et de diriger l'action.

Un cadre physique vivant et bien intégré, susceptible de procurer une image solide, joue également un rôle social. Il peut fournir la matière première des symboles et des souvenirs collectifs, utilisés dans la communication entre groupes.

Une bonne image de son environnement donne à celui qui la possède un sentiment profond de sécurité affective. Dès lors il peut établir une relation harmonieuse avec le monde extérieur.

D'avantage un environnement bien individualisé et lisible n'offre pas seulement une sécurité ; il augmente la profondeur et l'intensité potentielles de l'expérience humaine.

Dans l'image de l'environnement l'analyse peut distinguer trois composantes: l'identité, la structure et la signification. S'il est utile de les distinguer pour des raisons méthodologiques, elles sont cependant dans la réalité indissolublement vraiment liées. Une image doit, pour être

²² - Max Weber, Essais sur la théorie de la science, Plon, 1965, cité in G. Durand, Les grands textes de la sociologie moderne, Bordas, 1969, p 246 sq

utilisable, pouvoir être identifiée, liée à un objet, c'est-à-dire distinguée de ce qui l'entoure, et reconnue qu'entité séparée. En second lieu, l'image doit impliquer une relation spatiale, formelle, de l'objet avec l'observateur et d'autres objets. Enfin l'objet doit avoir pour l'observateur une signification pratique ou affective. La signification est, elle aussi, une relation, mais différente de la relation spatiale ou formelle.

Ce qu'on pourrait appeler "imagibilité", cette qualité qui confère à un objet physique un fort pouvoir d'évoquer une image vive chez n'importe quel observateur, on peut également l'appeler "lisibilité" ou peut-être "visibilité" au sens fort.

Le contenu des images de la ville peut être pratiquement classé en cinq types d'éléments: les chemins, les limites, les quartiers, les nœuds et les points de repère.²³

Il reste donc, à partir de toutes ces données (métaphore, paradigme, régime d'image), à identifier, classer, nommer l'image urbaine" idéale qui rendrait la ville enfin "lisible" et "visible" dans son archétype.

23 - Kevin Lynch, L'image de la cité. in F. Choay, op.cit., p 386-390

Références

- BACON, Francis. *La nouvelle Atlantide*, Livre II, chap. 7. Réed: Garnier-Flamamtion, 1997.
- BERQUE, Augustin. *Histoire de l'habitat ideal, de l'orient à l'occident*. Paris: Le Félin, 2016.
- DESCARTES, Rene. *Discours de la Méthode*. Deuxième partie. 1637.
- DURAND, Gilbert. *L'imagination symbolique*. PUF, réed. 2015.
- GARIN, Eugenio. La cité idéale à la Renaissance italienne. In: *Les utopies à la Renaissance*. Paris: PUF, 1963.
- HOLTON, Gerald. *L'imagination scientifique*. Paris: Gallimard, 1981.
- KANT, Emmanuel. *Critique de la raison pure*. 1781.
- LYNCH, Kevin. L'image de la cité. Paris: Dunod, 1971.
- MARMIN, Michel. De la ville à la ville marchande. In: *Eléments*, N°24-25, 1977-1978, p 26 sq.
- MUMFORD, Lewis. *La cité à travers l'histoire*. Réed: AGONE, Marseille, 2011.
- SOUZENELLE, Annick de. *Le symbolisme du corps humain*. Paris: Editions Albin Michel.
- SPENGLER, Oswald. Le declin de l'occident, cité. In: CHOAY, Françoise. *L'urbanisme, utopies et réalités, une anthologie*. Paris: Editions du Seuil, 1965, p 424, 426.
- WEBER, Max. Essais sur la théorie de la science, Plon, 1965. In: DURAKD, Gilbert. *Les grands textes de la sociologie moderne*. Paris: Bordas, 1969, p 246 sq.
- WUNENBURGER, Jean-Jacques. L'arbre aux image. In: *La vie des images*. Presses Universitaires de Grenoble, 2002.
- WUNENBURGER, Jean-Jacques. L'imaginari urba, une exploracio d'allo que es possible a d'allo que es originari? In: *La citat que mai no existi, arquitectura fantastiqua en l'art occidental*. Barcelone: Ed. Catalogue de l'exposition Villes Fantastiques, 2003, p 38-4
- WUNENBURGER, Jean-Jacques. Les trois voies de la renovation urbaine: Utopies, Poétique, Cybernétique. In: Actes de ICHT – *Imaginar: Construir e Habitar a Terra*. Sao Paulo: FAU USP, 2016.
- WUNENBURGER, Jean-Jacques. Mythanalyse des imaginaires techniques: le conflit entre nature et artifice. In: VERNES, Jules. *Sciences, crises et utopies*. Nantes: Coiffard libraire-éditeur, 2013, p. 50 à 59.
- WUNENBURGER, Jean-Jacques. *Platon, ancêtre du totalitarisme? Quelques interprétations contemporaines*. Louvain: Ed.Peeters, 1997, p 435 à 450.

